

Saison

Al-Ahram, 23 septembre 1949.

1 Cet été veut tirer à sa fin, et s'apprête à s'en aller avec sa chaleur brûlante, sa tiédeur épuisante et sa langueur qui retient les âmes de l'activité, écarte les corps du travail, et impose au peuple égyptien une vie terne et apathique, qu'il vit comme il peut plutôt que comme il veut. Et cet automne veut venir avec sa brise douce, qui rend aux âmes la vie et aux corps l'activité, qui fait aimer à l'esprit de penser et au cœur de sentir, et qui permet aux hommes de sourire à la vie, et de l'accueillir dans la joie, et même dans l'allégresse, en disposant d'elle selon leurs besoins et leur volonté, selon leur intérêt et leurs desseins. Et lorsque l'été s'en va et que l'automne arrive, les garçons et les jeunes se préparent à se rendre aux écoles et à suivre les cours dans les établissements d'enseignement où ils étudient, et les familles se préparent à ce qu'exige le début de l'année scolaire : dépenser de l'argent pour que les élèves et les étudiants soient libres d'étudier et d'apprendre, et dépenser des efforts pour gagner cet argent, le gérer, et fournir aux élèves et aux étudiants ce dont ils ont besoin d'équipement, de vêtements et de nourriture, afin que leur temps libre pour l'étude soit fécond et leur application à celle-ci fructueuse.

2 Et lorsque l'été s'en va et que l'automne arrive, les professeurs et les enseignants se préparent à se rendre aux écoles et aux instituts, où ils rencontrent ces générations montantes, leur transmettant l'héritage des générations passées, et les préparant à affronter la vie avec application et labeur, avec confiance et espoir, et avec discernement, expérience et capacité à surmonter les difficultés et à endurer les épreuves.

3 Lorsque l'été s'en va et que l'automne arrive, le passé se prépare à transmettre son héritage à l'avenir, la nation se prépare à se renouveler, et la patrie se prépare à accueillir un printemps nouveau où la vie se répand, où la confiance se diffuse, et où les espoirs sourient.

4 Ainsi ces derniers jours de septembre, et ces premiers jours d'octobre, sont les jours de cette saison splendide dans la vie de la nation et de la patrie à la fois. Les jours de la saison où se nouent les espoirs et où s'attachent les désirs, et où la nouvelle génération se prépare à recevoir de l'ancienne le flambeau de la civilisation, comme un dépôt qu'il ne convient pas seulement de préserver tel qu'il est, mais qu'il convient au contraire de faire fleurir, croître, grandir, et gagner en splendeur, en

beauté, en éclat et en rayonnement. C'est le droit de la nation de se réjouir de ces jours, et de les accueillir avec des cœurs joyeux, des âmes gaies, et des consciences assurées qu'elle est capable de survivre, de croître, et d'une immortalité que ne touchent ni la langueur ni la stagnation. Ainsi me représente-je ces derniers jours de septembre et ces premiers jours d'octobre. Et ainsi devraient se les représenter tous les Égyptiens. Mais je regarde, et je vois ces jours arriver pâles et moroses, accablés de soucis et courbés sous les chagrins ; car nous n'accordons pas au savoir son dû, ni n'estimons le progrès à sa juste valeur, mais accueillons la saison de l'instruction comme nous accueillons toute autre saison de la vie quotidienne, sans lui accorder le contentement et la réjouissance qu'elle mérite, parce que nous ne lui accordons pas l'attention et l'estime qu'elle mérite. Car la grande majorité de nos garçons et de nos jeunes ne prêtent aucune attention à cette saison, car ils n'y ont aucune part — l'ignorance et l'incapacité se sont dressées entre eux et les écoles, les instituts et les universités, de sorte qu'ils affrontent une vie grossière, animale, sans douceur ni souplesse, une vie qui touche leurs corps mais ne touche jamais leur cœur ni leur esprit, une vie semblable à celle du bétail qu'ils gardent et des plantes de la terre qu'ils cultivent. La saison de l'instruction ne les concerne ni de près ni de loin. Et parce que la faible minorité de nos garçons et de nos jeunes qui s'approchent de cette saison souhaitent s'en réjouir, elle les afflige au contraire ; ils souhaitent l'accueillir avec joie et gaieté, mais elle les accueille avec souci, tristesse, morosité et angoisse. Les écoles et les instituts les repoussent de leurs portes, étant trop exigus pour les contenir.

5 Certains d'entre eux souhaitent apprendre, mais l'exiguïté des écoles les ramène à l'ignorance. Certains d'entre eux souhaitent pousser plus loin leur instruction, mais l'exiguïté des instituts les contraint à s'arrêter là où leur parcours les a menés. Certains d'entre eux aspirent à une réputation grandissante et à un rang éminent, mais l'exiguïté des écoles et des instituts les ramène à la langueur et à la stagnation, et à se contenter de la part qui leur a été attribuée de cette vie — vie qui ne profite en rien à ceux qui la détiennent. Et les familles partagent avec leurs fils ce souci cuisant, et portent avec eux d'autres soucis cuisants encore, car tous ne sont pas capables de fournir à leurs garçons et à leurs jeunes l'argent dont ils ont besoin pour acheter le savoir là où il se vend, ou pour le recevoir gratuitement, si leurs notes le leur permettent.

6 Ainsi cette saison, qui devrait de droit être une fête emplie de joie, de délice, de contentement et d'espoir, est accueillie chez nous par les garçons et les jeunes avec des âmes moroses et des cœurs anxieux, et accueillie par les pères et les mères avec un chagrin cuisant et un souci pesant, et accueillie par le ministère de l'Instruction publique avec cette activité stérile qui ne profite ni à lui ni au peuple en rien. Elle ne peut se comparer qu'à un train qui remplit l'air autour de lui de bruit, de vacarme, de sifflements et de grondements, mais qui n'avance pas d'une seule largeur de main, se contentant de s'agiter sur place, devenant une source de trouble et de dérangement et rien d'autre.

7 Ces milliers innombrables de jeunes qui ont obtenu le certificat secondaire ne trouvent pas de place dans les universités, et ces milliers innombrables de garçons qui ont obtenu le certificat primaire ne trouvent pas de place dans les écoles secondaires. Et les hommes de l'instruction au ministère arrivent à leurs bureaux et rentrent chez eux, donnant des ordres et des interdictions tout ce temps, défaisant et refaisant tout ce temps, se querellant entre eux puis se réconciliant, divergeant puis s'accordant. Et les garçons et les jeunes ne trouvent de place ni dans les écoles ni dans les universités. Et supposons qu'ils trouvent une place, qu'ils s'y installent, et se préparent à l'étude, et que leurs pères et leurs mères soient rassurés — la patrie, elle, ne sera pas rassurée, et ne devrait pas l'être ; car ces garçons et ces jeunes n'apprendront pas comme ils devraient apprendre, un obstacle grave à tous égards se dressant entre eux et cela : à savoir que la poitrine de l'enseignant n'est pas ouverte à l'enseignement, que son esprit n'est pas libre pour le savoir, que son énergie n'est pas pleine pour l'étude, et que son cœur n'est pas tout entier donné à ses étudiants et à ses élèves. Il est détourné de tout cela par le fait d'avoir une famille qui devrait vivre dans la paix et la sécurité, pour laquelle les moyens d'une vie paisible et sûre ne lui ont pas été fournis. Il en est détourné par le fait d'avoir des filles et des fils qui souhaitent être instruits, alors que les moyens leur ont été coupés. Ils n'ont pas obtenu les notes qui les exemptent des frais de scolarité, et leur père n'a pas obtenu le salaire qui lui permettrait d'acquitter ces frais pour eux — il n'a même pas obtenu le salaire qui lui permettrait de les nourrir, de les vêtir et de les protéger des fléaux de la maladie, de la misère et de la faim. Il aborde donc cette saison en la détestant, en s'y sentant à l'étroit, en lui en voulant. Et si l'enseignant aborde l'enseignement avec répulsion, n'en attendez rien de bon. Et si vous n'attendez rien de bon de l'enseignant, n'attendez rien de bon de ses élèves. Et si vous n'attendez rien de bon ni des enseignants ni des

instruits, ne doutez pas que la nation gaspille ses générations, disperse son héritage, et se condamne elle-même à la stagnation et à l'abaissement.

8 Et les hommes de l'instruction au ministère arrivent à leur bureau au matin et rentrent chez eux le soir, donnant des ordres et des interdictions tout ce temps, se querellant et se réconciliant, divergeant et s'accordant, sans profiter en rien ni à eux-mêmes ni au peuple. Si le ministère de l'Instruction publique avait estimé l'instruction à sa juste valeur, et reconnu l'attention et le soin que mérite l'avenir du peuple, les enseignants et les instruits auraient accueilli cette grande saison nationale avec des cœurs emplis de contentement, des âmes emplies de délice, des consciences emplies d'assurance, et une énergie féconde annonçant au peuple que son avenir sera meilleur que son passé, que ses fils seront meilleurs que leurs pères, et que la patrie croîtra, au fil du temps, en force, en fierté, en progrès et en prospérité.

9 Les nouvelles d'Égypte me parviennent ici, dans ce village reculé et isolé où je me suis réfugié sur l'un des sommets des Alpes, et elles emplissent mon âme de tristesse et de morosité, et déchirent mon cœur d'angoisse et de chagrin. Le ministre de l'Instruction publique est occupé à protéger la tradition plutôt qu'à protéger l'instruction, et les sous-secrétaires se querellent entre eux pour savoir qui d'entre eux aura le mot décisif et l'ordre obéi, tandis que les garçons et les jeunes ne trouvent pas de place dans les écoles, et que les universités et les enseignants ne trouvent rien à dépenser, criant leur plainte sans trouver personne pour les entendre. Et les partis coalisés se querellent sur le découpage des circonscriptions, et sur la durée, courte ou longue, du mandat de la Chambre des députés.

10 Que le Premier ministre me croie — lui dont je connais le patriotisme sincère et la véritable loyauté — que sa nation est exposée à un danger plus terrible que tout désaccord entre les partis après leur coalition, et que ce danger vient de l'incapacité du ministère de l'Instruction publique à s'élever au niveau d'attention, de soin et de solennité que mérite l'instruction. Il ne servira à rien à l'Égypte que les jeunes filles ne voyagent pas en Europe, il ne servira à rien à l'Égypte que les cours de musique et de danse rythmique soient abolis dans les écoles, il ne servira à rien à l'Égypte que la parole de tel ou tel sous-secrétaire du ministère soit exécutée, et il ne servira à rien à l'Égypte que les partis s'unissent ou se divisent, si ses générations montantes sont exposées à ce mal envahissant, poussées vers l'ignorance à l'endroit même où elles

cherchaient le savoir.

11 Que le Premier ministre et ses collègues de la coalition me croient qu'il est un droit qui leur incombe à tous d'accorder à l'instruction, aux enseignants et aux instruits une part de leur attention et de leur sollicitude. Aucun d'entre eux, s'il se retrouvait seul avec lui-même, ne se satisferait de voir l'Égypte devenir une proie facile pour toute nation affamée parmi les puissances colonisatrices. Et si nous continuons à négliger les affaires de l'instruction de la manière dont nous avons continué jusqu'à présent, l'Égypte n'aura d'autre issue que ce destin même.

12 Que Dieu préserve l'Égypte de tout mal, lui épargne le malheur des calamités, et lui accorde des saisons scolaires où le sourire prévaut sur la grimace.